



## Chapitre 1 : La Cloche et le Silence

Par Selen

Publié sur [Fanfictions.fr](https://www.fanfictions.fr).

[Voir les autres chapitres.](#)

---

L'odeur de désinfectant était une odeur d'ordre. Une odeur nette, tranchante, presque agressive, qui piquait légèrement l'arrière-gorge et s'accrochait aux vêtements comme une promesse artificielle de sécurité. Une odeur humaine, pensée, fabriquée, dosée avec précision pour rassurer les esprits fatigués, pour donner l'illusion que chaque chose était à sa place, que chaque danger avait été nommé, contenu, neutralisé. Une odeur qui prétendait que tout était sous contrôle. Aziraphale la trouvait profondément trompeuse. Elle ne masquait pas seulement la maladie ; elle tentait de masquer la peur. Celle qui se glissait entre les respirations sifflantes, qui restait suspendue dans l'air après les gémissements étouffés, qui s'installait dans les silences trop longs entre deux pas dans le couloir. Le désinfectant n'effaçait rien. Il recouvrait, il imposait le calme comme on plaque un pansement trop propre sur une plaie encore ouverte. Allongé sur le lit étroit de l'hôpital St Thomas, Aziraphale fixait le plafond blanc. Un blanc imparfait, jauni par endroits, marqué de fines fissures qui s'entrecroisaient comme un réseau ancien. Des lignes irrégulières, hésitantes, dessinant des constellations improvisées que personne n'avait jamais pris la peine de nommer. Il aurait pu le faire. Il connaissait assez d'étoiles pour cela. Des étoiles mortes depuis des millénaires, des étoiles qui n'avaient jamais été vues par des yeux humains, des étoiles dont les noms avaient été oubliés puis redécouverts, puis à nouveau perdus. Habituellement, ce genre de distraction l'apaisait. Donner un sens aux formes, ordonner le chaos, rappeler à l'univers qu'il existait des structures, même fragiles. Mais la fièvre brouillait ses pensées. Elle enveloppait son esprit d'une lenteur poisseuse, comme si chaque idée devait traverser un épais brouillard avant d'atteindre sa conscience. Son corps refusait de coopérer. Trop lourd, trop chaud, trop douloureux. Chaque articulation semblait protester contre son existence même. Chaque respiration demandait un effort démesuré, indigne d'un être qui avait traversé les siècles sans jamais s'arrêter pour reprendre son souffle. Il était malade. Vraiment malade. Cette certitude s'imposait à lui avec une clarté presque insultante. Pas une fatigue passagère, pas une faiblesse qu'un simple miracle aurait pu balayer d'un geste distrait. C'était une atteinte réelle, profonde, enracinée dans cette enveloppe humaine qu'il portait depuis si longtemps qu'elle avait fini par le tromper. La grippe humaine n'aurait jamais dû atteindre un ange. Et pourtant, elle était là. Mais ce n'était pas une grippe ordinaire. Elle n'était pas seulement une suite de symptômes, une mécanique biologique aveugle. Cette maladie-là s'était glissée dans le monde avec une intelligence malsaine, insinuante, presque patiente. Elle profitait de la promiscuité, de la peur, du contact forcé, de la fatigue collective qui pesait sur les épaules des vivants. Elle se nourrissait des regards inquiets, des mains tremblantes, des pensées qui murmuraient *et si* dans le noir. Elle n'avait pas été créée par l'Enfer. Mais elle s'en nourrissait. Aziraphale le sentait, jusque dans ses os douloureux. Une présence discrète, tapie dans les interstices du monde, qui s'épanouissait là où les humains baissaient la garde, là où ils n'avaient plus la force de croire que demain serait différent. Et Aziraphale avait été contaminé en aidant. En

restand trop longtemps auprès des lits. En posant une main rassurante sur une épaule fiévreuse. En refusant de détourner le regard quand il aurait été plus simple de partir. Comme toujours.

Le lit grinça légèrement lorsqu'il tenta de se redresser. Un bruit discret, presque timide, mais qui résonna dans son esprit comme une réprimande. Échec. Son corps retomba lourdement contre le matelas, vaincu par quelques centimètres à peine. Le drap se froissa sous son poids, la couverture glissa d'un souffle, et la douleur, aussitôt, se rappela à lui. Son corps humain, qu'il portait encore, par habitude autant que par affection, lui sembla soudain étranger, déloyal. Il était trop lourd, saturé de fièvre, chaque muscle engourdi comme après une chute interminable. Ses articulations protestaient à l'unisson, dans une cacophonie sourde et persistante, comme si chacune d'elles avait décidé de lui rappeler ses limites. Une humiliation, vraiment. Il avait traversé des guerres, des incendies, des siècles d'absurdité humaine... et se retrouvait maintenant vaincu par un lit trop étroit et un corps trop fragile. Sur la table de chevet, à portée de main, se trouvait une petite cloche en métal. Une cloche d'hôpital. Un objet banal, terni par l'usage, dont le bouton portait la trace de doigts innombrables. Elle semblait insignifiante, presque ridicule, posée là comme un accessoire de politesse, un symbole de dépendance déguisé en attention. *Pour appeler une infirmière*, avait expliqué la voix douce quelques heures plus tôt. *Si vous avez besoin de quoi que ce soit*. Cette phrase flottait encore dans l'air, chargée d'une bienveillance méthodique. *Besoin de quoi que ce soit* signifiait, en réalité : ne bougez pas. Restez là. Attendez. Aziraphale fixait la cloche comme on regarde une arme qu'on n'a pas encore décidé d'utiliser. Il en évaluait le poids, la portée, les conséquences. Les humains voyaient un outil. Lui y voyait une possibilité. Les cloches avaient toujours été plus que de simples objets. Elles appelaient, avertissaient, marquaient les passages, liaient les mondes. Le lit était l'obstacle. Il ne se contentait pas de le retenir physiquement. Il imposait une idée. Le lit disait : *reste*. La maladie disait : *tais-toi*. Le monde, autour, semblait d'accord. Et pourtant... Quelque chose rôdait. Aziraphale le sentait avec une certitude qui n'avait rien à voir avec la fièvre. Une présence diffuse, tapie dans les interstices de l'hôpital, glissant d'une chambre à l'autre sans jamais se montrer. Elle ne faisait pas de bruit. Elle n'avait pas besoin de forme précise. Elle existait dans les silences prolongés, dans les respirations irrégulières, dans les pensées fatiguées qui renonçaient à espérer. La menace n'était pas la mort elle-même, la mort était honnête, prévisible, presque courtoise. Non. C'était autre chose. Quelque chose qui se penchait sur les patients endormis, amplifiait leurs peurs les plus diffuses, ralentissait imperceptiblement leurs guérisons. Une chose ancienne, opportuniste, attirée par les lieux où la souffrance s'accumulait et où personne n'avait l'énergie de la chasser. Un parasite métaphysique. Aziraphale ferma les yeux, laissant sa tête s'enfoncer un peu plus dans l'oreiller. La fièvre bourdonnait à ses tempes, mais son esprit, lui, s'affûtait.

« Très bien », murmura-t-il dans le silence de la chambre. « Puisque je ne peux pas me lever... je réfléchirai. »

Et, pour un ange, réfléchir avait toujours été une forme d'action.

La cloche tinta. Un son léger, presque poli, à peine plus fort qu'un soupir. Un bruit conçu pour ne pas déranger, pour se fondre dans le quotidien feutré d'un hôpital. Et pourtant, à l'instant précis où le métal vibra, quelque chose, dans la pièce, se figea. Le temps sembla hésiter. La lumière crue des néons vacilla imperceptiblement, perdant en intensité comme si elle doutait soudain de sa légitimité à éclairer la scène. Les ombres, jusque-là sages et immobiles, s'étirèrent le long des murs. L'air se densifia, devint plus froid, plus lourd, chargé d'une solennité presque palpable. Ce n'était pas un froid physique, c'était un froid de certitude, celui qui annonce que quelque chose d'irrévocable vient d'entrer dans la conversation. Près de la fenêtre, là où le reflet de la vitre se mêlait aux lumières lointaines de Londres, une silhouette apparut. Elle ne surgit pas. Elle *fut*. Grande. Noire. Immuable. La cape semblait absorber la lumière plutôt que la refléter, et sous son capuchon, le blanc du crâne tranchait avec une netteté presque indécente sur la pénombre environnante. Il n'y avait ni menace immédiate ni violence dans cette présence, seulement une évidence écrasante, comme une vérité trop ancienne pour être contestée.

« Bonsoir, Aziraphale, dit Death.

Sa voix ne résonna pas vraiment dans la pièce. Elle s'installa directement dans l'esprit de l'ange, calme, posée, indiscutable. Aziraphale soupira lentement, laissant retomber sa tête contre l'oreiller.

« Bonsoir. Je suppose que j'ai encore abusé des conventions humaines. »

Malgré la fièvre et la fatigue, une pointe d'ironie subsistait dans son ton, fragile mais intacte. Death inclina légèrement la tête, dans un geste qui, venant de lui, ressemblait presque à de la politesse.

« Tu as sonné. Les cloches sont des invitations. »

Aziraphale toussa doucement, portant un mouchoir à ses lèvres. Le tissu se froissa entre ses doigts tremblants, rappel brutal de son état.

« Je ne suis pas en train de mourir. »

La remarque était factuelle, presque administrative.

« Pas encore. »

Aziraphale laissa échapper un souffle, entre amusement fatigué et résignation lucide.

« Voilà qui est... rassurant, d'une certaine manière. »

Death s'approcha du lit. Le bois ne craqua pas sous ses pas, il n'y eut aucun pas, en réalité. La distance se réduisit sans mouvement perceptible, comme si la notion même d'espace avait décidé de lui céder le passage. Il observa Aziraphale avec la patience absolue de quelqu'un pour qui le temps n'a jamais été une contrainte.

« Tu sens la menace, » dit-il.

Aziraphale hocha lentement la tête.

« Elle se nourrit de la peur des malades », répondit-il à voix basse. « Elle s'installe ici parce que personne ne la regarde. Parce que tout le monde est trop fatigué pour croire qu'il y a autre chose que la maladie. »

Ses doigts se crispèrent légèrement sur le drap.

« Ce n'est techniquement pas mon problème, » rappela Death.

« Non », admit Aziraphale avec un faible sourire. « Mais vous n'aimez pas qu'on triche. »

Un silence s'installa. Pas un silence vide, mais un silence plein, dense, chargé de réflexions que seul Death pouvait se permettre. La lumière des néons cessa complètement de vaciller, comme si elle avait compris qu'il était inutile de protester. Aziraphale sourit faiblement. Il avait toujours trouvé que, lorsqu'on parlait à la Mort, il valait mieux dire la vérité.

La fièvre montait. Pas brutalement, mais par vagues lentes et insistantes, comme une marée invisible qui gagnait du terrain sans jamais se retirer tout à fait. La chaleur pulsait sous sa peau, irrégulière, accompagnée d'un frisson paradoxal qui lui parcourait l'échine. Le monde oscillait doucement autour de lui, instable, comme un livre qu'on feuillette trop vite et dont les pages se superposent, brouillant les mots et les images. Les murs semblaient respirer. Le plafond se rapprochait, puis s'éloignait. Pourtant, l'ange força son esprit à rester clair. Il se concentra, s'accrochant à ce qui avait toujours été sa plus grande force : l'attention. Il observa sans regarder, écouta sans tendre l'oreille, sentit au-delà des limites de ce corps fiévreux. La fièvre tentait de noyer sa perception, de diluer ses pensées dans une brume confortable. Il refusa. La chose était là. Il n'avait aucun doute. Sa présence était aussi tangible qu'un courant d'air froid sous une porte mal fermée. Pas dans sa chambre, pas encore, mais dans le couloir. Elle se déplaçait lentement, méthodiquement, rampant d'une porte à l'autre comme une ombre qui aurait appris à choisir ses proies. Elle ne laissait aucune trace visible, mais Aziraphale percevait son passage dans les détails infimes. Un souffle qui s'alourdissait derrière une cloison, un murmure qui devenait un gémissement, un silence qui s'étirait trop longtemps après qu'un cœur avait manqué un battement. Elle amplifiait les murmures. Elle ralentissait les respirations. Elle s'installait dans les silences prolongés, ceux qui finissent par peser plus lourd que les cris. Elle aimait les lits. Parce que les lits immobilisent. Parce qu'ils transforment les corps en territoires conquis, vulnérables, incapables de fuir. Aziraphale serra légèrement les dents et posa la main sur la cloche. Le métal était froid contre sa paume brûlante, ancré dans une réalité solide qui contrastait avec le flou de la fièvre.

« Les humains pensent que cette cloche sert à appeler de l'aide », murmura-t-il, la voix basse mais assurée. « Mais les cloches ont toujours servi à bien plus que ça. »

Death le regarda attentivement. Son silence était lourd de curiosité contenue, comme s'il observait une expérience dont il connaissait déjà l'issue... sans être certain du chemin.

« Tu envisages de l'affronter... depuis un lit. »

Aziraphale eut un léger sourire, presque amusé, malgré la fatigue qui tirait sur ses traits.

« Je suis débrouillard », répondit-il avec une dignité calme. « Et très motivé. »

Il ferma les yeux. Le monde extérieur se retira aussitôt, remplacé par une cartographie intérieure. Sa magie n'était jamais spectaculaire. Elle n'explosait pas. Elle ne brûlait pas. Elle n'imposait rien par la force. Elle organisait. Elle rappelait au monde comment il était censé fonctionner avant que le chaos, la peur et l'opportunisme ne viennent s'y greffer. Il imagina chaque lit comme une île. Un point fixe au milieu d'un océan de fatigue et de douleur. Chaque respiration devint un rythme. Une pulsation fragile mais persistante, refusant de s'éteindre. Chaque cloche devint une frontière sonore. Un signal. Une balise. Une limite que la chose ne pourrait franchir sans être vue. Aziraphale appuya. Une fois. Le tintement résonna, clair, net, précis. Puis une deuxième fois. Pas pour appeler une infirmière. Pas pour demander de l'aide. Pour appeler l'attention. Dans tout l'hôpital, d'autres cloches frémirent imperceptiblement, comme si elles se souvenaient soudain de leur fonction première. Certaines furent touchées par des mains humaines, gestes mécaniques, inconscients. D'autres... pas. D'autres répondirent sans contact, réveillées par une résonance plus ancienne que les murs qui les entouraient. Les sons s'alignèrent. Ils ne s'additionnèrent pas. Ils s'organisèrent. Dans le couloir, la chose s'arrêta net. Puis, pour la première fois, elle recula.

« Astucieux, » commenta Death.

Le mot ne portait ni approbation ni surprise. Il constatait simplement un fait, avec la neutralité de quelqu'un qui observe une mécanique bien huilée fonctionner comme prévu. Aziraphale respirait difficilement. Chaque inspiration semblait s'accrocher à sa poitrine avant de s'en échapper à contrecœur, laissant derrière elle une brûlure sourde. La fièvre le faisait trembler par vagues irrégulières, mais son regard restait étonnamment clair, ancré dans l'instant.

« Les cloches rappellent que le temps existe », murmura-t-il entre deux souffles. « Et que vous existez. »

Death ne répondit pas. Il se contenta d'incliner imperceptiblement la tête, comme si cette vérité allait de soi. Dans le couloir, la menace tenta de s'approcher d'une chambre voisine. Elle n'avait toujours ni forme définie ni consistance propre, seulement une faim diffuse, impatiente, presque irritée. Invisible, affamée, frustrée, elle glissa jusqu'au seuil... puis s'arrêta net. Quelque chose l'en empêchait. Une vibration subtile parcourut l'air, à peine perceptible, comme un fil tendu entre deux silences. Ce n'était ni une barrière brutale ni un rejet violent. Plutôt une limite douce mais ferme, un rappel calme mais inflexible de ce qui était permis, et de ce qui ne l'était pas. La chose hésita. Elle tenta un autre seuil. Puis un autre. À chaque fois, la même résistance, discrète mais absolue. Elle n'aimait pas être vue. Et maintenant, elle l'était. Aziraphale ouvrit les yeux et fixa le plafond, laissant les lignes fissurées se recomposer

lentement sous son regard fatigué. Il sentit le poids de son corps s'enfoncer dans le matelas, la sueur froide dans sa nuque, la certitude tranquille de ce qu'il venait de faire.

« C'est votre travail de l'emporter », dit-il sans détour, la voix basse mais ferme, en s'adressant à Death. « Et le mien de l'empêcher de tricher. »

Death leva légèrement sa faux. Le geste était minime, presque anodin. Et pourtant, l'espace sembla se contracter autour de lui, comme si le monde retenait son souffle.

« Je n'interviendrai pas. »

Aziraphale hocha lentement la tête.

« Je le sais. »

« Mais je regarde. »

La phrase tomba avec le poids d'un verdict ancien. Pas une menace. Une limite. Dans le couloir, la chose frissonna. Elle tenta une dernière fois de se glisser dans la chambre d'Aziraphale. Pas par audace, mais par nécessité. Sa faim la poussait, aveugle et désespérée. Elle s'étira, se contracta, chercha une faille, une peur résiduelle à exploiter. Et elle rencontra Death. Il n'y eut pas de combat. Pas d'éclat. Pas de violence. Seulement une certitude froide et définitive, imposée sans effort. Face à Death, la chose ne pouvait ni se nourrir ni fuir. Elle n'était rien de plus qu'un abus, une exploitation illégitime du temps des vivants. Privée de peur à consommer, privée de silence où se cacher, elle se dissipa. Elle se décomposa lentement, comme une mauvaise idée exposée à la lumière, perdant sa cohérence, sa faim, sa raison d'être. Puis elle ne fut plus. Le silence retomba. Un vrai silence. Pas celui de la maladie ou de l'attente, mais un silence réparateur, presque respectueux, qui laissa l'air circuler à nouveau librement dans les couloirs. Les respirations retrouvèrent leur rythme, et quelque part, un patient se rendormit sans cauchemar. Dans la chambre, Aziraphale ferma les yeux. Pour cette nuit, au moins, la peur avait perdu. Il ferma les yeux, incapable de lutter davantage contre la fatigue qui s'abattait sur lui comme une couverture trop lourde. Son corps, enfin, cessait de se débattre. La fièvre, qui jusque-là brûlait sous sa peau avec une insistance cruelle, commençait à redescendre, laissant derrière elle une lassitude profonde, presque agréable par contraste. Chaque battement de son cœur retrouvait un rythme plus régulier, moins pressé, moins douloureux. L'air de la chambre semblait différent. Plus léger. Moins oppressant. Il inspira lentement, sentant ses poumons se remplir sans résistance excessive, comme si le monde lui accordait enfin une trêve.

« Tu vas guérir, » dit Death.

Sa voix était plus basse, plus posée encore, dénuée de toute solennité inutile. Elle ne portait ni promesse ni réconfort, seulement une certitude.

« Pas parce que tu es un ange. Mais parce que tu as refusé de rester passif. »

Aziraphale laissa un faible sourire étirer ses lèvres sèches. Ce sourire-là n'avait rien d'ironie ni de bravade. C'était un sourire d'acceptation, humble et sincère.

« Merci. »

Un simple mot, mais chargé de tout ce qu'il n'avait plus la force d'exprimer. Death l'observa un instant de plus. Le silence entre eux n'était pas inconfortable ; il ressemblait plutôt à une pause respectueuse, comme celle que l'on accorde à quelqu'un qui vient d'achever une tâche difficile.

« Tu ne m'as pas appelé pour toi. »

Aziraphale rouvrit les yeux à demi, juste assez pour distinguer la silhouette sombre près de la fenêtre.

« Non. »

Le mot était doux, presque apaisé. Death recula lentement vers l'ombre, et avec lui, la pièce sembla retrouver ses proportions ordinaires. Les angles cessèrent de paraître trop nets, les ombres redevinrent sages, la lumière des néons reprit son rôle sans hésitation.

« C'est pour cela que je suis venu. »

Il n'y avait ni jugement ni compliment dans cette phrase. Seulement une reconnaissance silencieuse, accordée rarement. Puis Death disparut. Pas brusquement. Pas théâtralement. Il se fondit simplement dans l'obscurité, comme une pensée qu'on cesse d'avoir, laissant derrière lui une chambre ordinaire, un lit d'hôpital, et un ange épuisé mais vivant. Aziraphale ferma de nouveau les yeux. Pour la première fois depuis des heures, le sommeil vint sans lutte.

Quelques minutes plus tard, des pas pressés résonnèrent dans le couloir, plus nets, plus assurés que ceux qui avaient hanté l'endroit un peu plus tôt. La porte s'ouvrit dans un léger souffle, et une infirmière entra précipitamment, le visage marqué par la fatigue mais animé d'une vigilance professionnelle qui ne s'éteignait jamais tout à fait.

« Vous avez sonné ? »

Sa voix était douce, légèrement essoufflée, comme si elle avait traversé plusieurs chambres avant d'arriver jusqu'à lui. Aziraphale rouvrit lentement les yeux et hocha la tête. Le mouvement lui demanda un effort mesuré, mais cette fois, il n'y eut ni vertige brutal ni vague de douleur pour le punir.

« Oui... je crois que j'avais besoin d'eau. Et... peut-être d'un peu de repos. »

Les mots sortirent lentement, soigneusement choisis, portés par une fatigue profonde mais





désormais paisible. L'infirmière lui adressa un sourire bref, rassurant, et s'approcha du lit. Ses gestes étaient précis, presque mécaniques, fruits de l'habitude et de l'attention constante. Elle ajusta la perfusion, vérifia les constantes sur l'écran voisin, observa les chiffres défiler avec un froncement de sourcils concentré. Puis son expression changea légèrement.

« Votre fièvre baisse », dit-elle, surprise, comme si cette amélioration n'était pas encore tout à fait attendue. « C'est une bonne chose. Continuez à vous reposer. »

Elle remonta légèrement la couverture, avec un soin discret, puis s'éloigna déjà, rappelée ailleurs par d'autres besoins, d'autres sonneries, d'autres vies à veiller. Lorsque la porte se referma doucement derrière elle, le silence revint. Un silence différent. Aziraphale ferma les yeux. Cette fois, ce ne fut pas un geste de fatigue ou de résistance, mais un abandon consenti. Le lit n'était plus une prison, ni un obstacle à contourner. Il n'imposait plus l'immobilité comme une défaite. Il était simplement là. Un endroit où reprendre des forces. Un espace de transition, entre l'épreuve et le lendemain. Sur la table de chevet, la petite cloche en métal resta immobile. Elle ne brillait pas davantage, ne vibrait pas. Elle se contentait d'exister, discrète, anodine aux yeux humains. Silencieuse. Mais prête.

---

Publié sur [Fanfictions.fr](https://www.fanfictions.fr).

[Voir les autres chapitres.](#)

*Les univers et personnages des différentes oeuvres sont la propriété de leurs créateurset producteurs respectifs.  
Ils sont utilisés ici uniquement à des fins de divertissement etles auteurs des fanfictions n'en retirent aucun profit.*

2026 © Fanfiction.fr - Tous droits réservés